

# La traduction entre Orient et Occident

Modalités, difficultés et enjeux

Paul SERVAIS (ed.)



RENCONTRES ORIENT – OCCIDENT



## **Les pièges du monde japonais : splendeurs et misères de la communication au Soleil levant**

Andreas THELE

### **1. Introduction**

En raison d'un mélange de plusieurs systèmes d'écriture, la langue japonaise écrite est souvent considérée comme la langue la plus difficile au monde. Ceci non seulement par les étrangers, mais également par les Japonais eux-mêmes. Surtout à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle un certain nombre de réformes linguistiques a été proposé ou entamé, afin de rendre la langue plus accessible. Ces changements sont intervenus suite à l'ouverture du pays, et à l'augmentation considérable de relations internationales, impliquant des contacts de plus en plus nombreux avec les étrangers. Aujourd'hui, suite à la mondialisation, ce processus s'est encore accéléré. Néanmoins il existe encore un grand nombre de caractéristiques traditionnelles, allant de la structure de la langue, de l'étymologie, des structures grammaticales jusqu'à la compréhension, et une certaine convention, de ce que doit être la fonction et la valeur d'une langue, sa fonctionnalité et l'emploi que ses utilisateurs en font. Pour les Japonais, cette attitude envers leur propre langue n'inclut donc pas seulement des réflexions sur des questions grammaticales, mais elle est également le reflet d'une attitude envers le monde. L'approche du monde, une attitude envers la vie, influencent la conception et l'utilisation de la langue. Ainsi un certain nombre de ces paramètres qui peuvent parfois paraître incompréhensibles pour un étranger, des conceptions différentes ou même opposées peuvent amener les utilisateurs à des problèmes de communication tout à fait indépendants du message à transmettre ou à recevoir, et ceci surtout dans la communication verbale, ou un nombre de facteurs supplémentaires entrent en ligne : contact direct, comportement, signes non-verbalisés, langage corporel... Les problèmes qui en résultent nous donnent des informations sur le monde mental des Japonais, mais également sur nous-mêmes et notre propre façon d'aborder le monde, c'est pourquoi cette approche comparative nous semble particulièrement intéressante et fructueuse.

Après quelques réflexions générales sur le sens et la compréhension des langues et leurs fonctions, nous donnerons un aperçu de certains paramètres de la langue et de la littérature japonaises anciennes, afin de pouvoir mettre en évidence les traditions qui ont forgé l'approche des Japonais envers leur propre langue.

Ensuite nous observerons les propositions faites visant à modifier la langue japonaise, surtout à partir de l'époque Meiji (1868-1912) quand le Japon moderne s'établit sur la scène internationale et commence à adapter certains paramètres de sa langue aux influences étrangères.

Des conceptions et approches de différents spécialistes illustreront cette situation ambiguë.

Afin de pouvoir donner un aperçu des approches des traducteurs envers la langue japonaise, nous allons présenter dans un premier temps des témoignages concernant des traductions. Dans ce contexte il nous a semblé pertinent de rassembler surtout des éléments concernant des premiers témoignages de la littérature japonaise de l'époque Heian (794-1185), conceptions qui par la suite ont fortement influencé la langue et la littérature japonaises, ainsi que les conceptions esthétiques et la pensée.

Dans un deuxième temps, nous recueillerons certains témoignages et anecdotes de ces spécialistes du Japon, témoignant des cas vécus dans la communication et des contacts avec des Japonais durant la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, quand les contacts avec le Japon se sont multipliés suite à l'occupation américaine. Il est évident que ces témoignages ne présentent qu'un aspect de l'approche et de la communication entre Japonais et Occidentaux, et que les relations entre Japonais et Occidentaux changent, et qu'aujourd'hui une meilleure compréhension mutuelle est en train de se créer. Néanmoins il nous semble parfois plus intéressant de souligner les différences culturelles, les approches et conceptions qui existent envers le monde, afin de pouvoir profiter de cette diversité et richesse, qui est à considérer plutôt comme un atout et un enrichissement mutuel.

Des conclusions nous permettront d'évaluer dans quelle mesure le japonais est encore une langue fermée et quelles seront les perspectives liées aux splendeurs et misères du japonais<sup>1</sup>.

## 2. Les splendeurs d'un monde à part

En faisant abstraction de paramètres extérieurs à la langue, celle-ci est souvent considérée en Occident uniquement comme un outil de communication entre deux ou

---

<sup>1</sup> Les mots japonais dans ce texte sont écrits en italique, les noms de personnes sont donnés selon la coutume japonaise, le nom de famille précédant le prénom.

plusieurs personnes. Idéalement la compréhension et la possibilité de manipuler cet outil devraient permettre de transmettre ou recevoir un message, selon les règles inhérentes à la langue. Si nous connaissons ces règles, nous pouvons établir une communication.

Mais à mesure que les structures des langues différentes sont utilisées dans un environnement à part, le monde qui entoure un groupe linguistique se distingue également, et influence les utilisateurs et leurs moyens de communication. Dans l'extrême, cette situation aboutit à des langues codées, compréhensibles seulement par certains utilisateurs, des jargons ou des langages secrets, visant à rendre la communication compréhensible entre une partie des utilisateurs potentiels, ou allant jusqu'au stratagème de la désinformation. De nombreux cas ou variantes peuvent alors influencer l'utilisation qu'on fait d'une langue. Néanmoins, l'idéal occidental consiste en la création d'une communication idéale, permettant de rendre un message le plus vite et plus clairement à l'interlocuteur. Cet idéal se trouve surtout engagé quand il s'agit d'exprimer des idées, des conceptions philosophiques, métaphysiques et théoriques<sup>2</sup>. Une langue abstraite – comme les signes mathématiques – permettrait au plus d'exprimer une conception abstraite<sup>3</sup>. L'idéalisme de la création d'une langue universelle va se faire sentir en Occident surtout à partir du Siècle des Lumières<sup>4</sup>. Lorsque la langue française a remplacé le latin comme moyen de communication moderne en Europe, Rivarol, dans son discours sur « L'universalité de la langue française », considère la syntaxe française comme incorruptible et déclare :

« C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. *Ce qui n'est pas clair n'est pas français* ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. »<sup>5</sup>

Quelques années plus tard c'est Wilhelm von Humboldt, qui va influencer, par ses nombreux travaux linguistiques, les conceptions entre pensée et langues.

Il a souligné l'influence de la langue sur la pensée, et les effets que cette action créatrice a sur la communauté en lui fixant des limites<sup>6</sup>. C'est pour cette raison que

<sup>2</sup> Même si les philosophes y manquent souvent, voir à ce sujet la critique de Schopenhauer.

<sup>3</sup> Voir HAYAKAWA Samuel I., *Was versteht man unter aristotelischer Struktur der Sprache ?*, dans Günther SCHWARZ, (ed. et trad.), *Wort und Wirklichkeit, Beiträge zur allgemeinen Semantik, Aus dem Amerikanischen ausgewählt*, Darmstadt, 1968, pp. 204-216.

<sup>4</sup> Voir Antoine comte de RIVAROL, *Discours sur l'universalité de la langue française. Suivi des pensées, maximes, réflexions, anecdotes et bons mots*, édition présentée par Hubert Juin, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1966.

<sup>5</sup> RIVAROL, *op. cit.*, pp. 112-113.

<sup>6</sup> « Der Mensch lebt mit den Gegenständen hauptsächlich, ja, da Empfinden und Handeln in ihm von seinen Vorstellungen abhängen, sogar ausschliesslich so, wie die Sprache sie ihm zuführt. Durch den-



l'apprentissage d'une autre langue peut être considéré comme l'acquisition d'un nouveau point de vue sur le monde<sup>7</sup>. Les mots sont des expressions des différentes perceptions de chaque langue et ne peuvent donc pas être considérés simplement comme des synonymes<sup>8</sup>.

La linguistique moderne a soutenu les conceptions de von Humboldt.

Afin de connaître la conception du monde de la langue japonaise, il est dès lors nécessaire de donner un aperçu des conceptions qui ont forgé la langue et la littérature nationale du peuple.

Dans la communication au Japon, la phrase est particulièrement liée à une situation concrète. Elle a comme but de créer également une relation – de préférence harmonieuse – entre deux personnes. La relation entre ces personnes ne détermine pas seulement le niveau de politesse utilisé, mais également le vocabulaire... Vu le degré d'intimité et de compréhension mutuelle, la simplification de la phrase, la décision par exemple de supprimer le sujet grammatical, mènerait dans son ultime conséquence à la suppression de toute communication verbale et donnerait comme idéal la compréhension silencieuse entre deux personnes<sup>9</sup>.

Dans ce contexte, la situation concrète comporte déjà toutes les références pour la compréhension, le particulier contient le général, comme dans la phrase japonaise, qui se développe du singulier (le sujet ou l'objet) au général (le verbe).

Cette structure joue également un rôle très important dans la littérature. La pensée japonaise s'exprime plus souvent dans le concret d'une œuvre littéraire que dans l'abstrait d'une spéculation philosophique.

---

selben Act, vermöge dessen er die Sprache aus sich herausspinnt, spinnt er sich in dieselbe ein, und jede zieht um das Volk, welchem sie angehört, einen Kreis, aus dem es nur insofern herauszugehen möglich ist, als man zugleich in den Kreis einer anderen hinübertritt. », Wilhelm von HUMBOLDT (1836), *Schriften zur Sprache*, édité par Michael Böhler, Stuttgart, Reclam, 1973, 1985, p. 60. Voir aussi Wilhelm von HUMBOLDT, *Über die Sprache. Ausgewählte Schriften*, éd. et commenté par Jürgen Trabant, Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 1985.

<sup>7</sup> « Die Erlernung einer fremden Sprache sollte daher die Gewinnung eines Standpunkts in der bisherigen Weltansicht seyn und ist es in der That bis auf einen gewissen Grad, da jede Sprache das ganze Gewebe der Begriffe und die Vorstellungsweise eines Theils der Menschheit enthält. », HUMBOLDT (1836), *ibid.*

<sup>8</sup> « Erst bei genauerer Erwägung, aber dann klar und deutlich findet man den Charakter der verschiedenen Weltanschauung der Völker an der Geltung der Wörter haftend. ... Man kann daher geradezu behaupten, dass ... die Wörter mehrerer Sprachen, wenn sie auch im ganzen gleiche Begriffe bezeichnen, doch niemals wahre Synonyma sind. », HUMBOLDT (1836), *op. cit.*, p. 160.

<sup>9</sup> KATO Shuichi, *Die Geschichte der japanischen Literatur*, trad. du japonais par Horst Arnold-Kanamori, Gesine Foljanty-Jost, Hiroomi Fukuzawa et Makoto Ozaki, Bern, München, Wien, Scherz, 1990, p. 18.

Cette tendance peut s'observer dans toute l'évolution des formes littéraires au Japon, où les formes anciennes ne sont pas remplacées par des formes plus modernes, mais maintenues. Ce développement cumulatif permet ainsi de garder les aspects traditionnels à côté des formes modernes.

Un exemple est la lecture des *kanji*. À côté de leur prononciation japonaise, *kun-yomi*, la grande majorité des *kanji* a acquis au fil du temps plusieurs lectures sino-japonaise, *on-yomi*, différentes. Le *kanji* avec la signification « clair, brillant » possède à côté de la prononciation *akari*, *akarui*... aussi les prononciations *MYO*, *MEI*, *MIN*, dépendant du contexte et de la période d'introduction.

De même, les expressions esthétiques trouvent leurs modalités dans différentes formes littéraires à travers le temps, selon les représentants de la culture et les formes littéraires qu'ils emploient.

La conception esthétique du *mono no aware* de la noblesse de la cour Heian ne disparaît donc pas avec l'époque Heian, mais continue à être employée en même temps que la nouvelle conception esthétique du *yūgen* de la classe des guerriers à l'époque Kamakura, de même que plus tard les conceptions du *wabi-sabi* à l'époque Muromachi et du *iki* à l'époque Edo. Cette diversité cumulative et très importante va à l'encontre d'un idéal unique ou précis.

C'est aussi le cas de la religion traditionnelle, le Shintoïsme, qui ne disparaît pas lors de l'introduction du Bouddhisme, mais continue à être pratiquée jusqu'à nos jours.

Plusieurs facteurs ont contribué à rendre la langue japonaise particulièrement difficile. Vu le manque de documents écrits, nous ne disposons que de peu de renseignements sur les origines de la langue<sup>10</sup>. De ce fait, aucune hypothèse sur les origines de la langue, ses relations avec d'autres langues n'a pu encore être confirmée<sup>11</sup>. Cette particularité, la situation insulaire des autochtones, renforcée par le fait que la langue était restée longtemps isolée des influences du continent asiatique, a fortement contribué au mythe d'une langue à part, souvent alliée à la conception d'une race ou d'un peuple unique et particulier.

L'adoption volontaire de l'écriture chinoise à partir du 3<sup>e</sup>/4<sup>e</sup> siècle de notre ère a fortement enrichi le japonais, mais elle était peu apte pour être assimilée à ses structures grammaticales, ce qui en même temps a compliqué l'utilisation de l'écriture. Au

<sup>10</sup> Voir Oliver CORFF, *Zur Frage der Herkunft der japanischen Sprache*, Tokyo, OAG, 1991, *passim* ; Bruno LEWIN (ed.), *Kleines Wörterbuch der Japanologie*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1968, pp. 445-449 ; Augustin BERQUE (ed.), *Dictionnaire de la civilisation japonaise*, Paris, Éditions Hazan, 1994, pp. 270-276 ; *Japan Handbuch*, éd. par Horst Hammitzsch en collaboration avec Lydia Brüll, sous la direction de Ulrich Goch, Wiesbaden, 1981, 3<sup>e</sup> éd., Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, pp. 1491-1511.

<sup>11</sup> Oliver CORFF, *op. cit.*, p. 4.



départ l'écriture chinoise était réservée à des immigrants coréens, et plus tard également chinois, venus en grand nombre à la cour japonaise. Suite à la volonté de la noblesse japonaise d'employer également ce système d'écriture, le *kambun*, et l'instauration d'une administration basée sur le modèle chinois, l'utilisation et son prestige ont fortement augmentés.

Suite à l'assimilation des textes chinois, à l'influence d'une vaste littérature et d'un très grand nombre de textes, les Japonais ont souhaité établir également un corpus de textes réunissant les croyances et connaissances traditionnelles. Ces textes ont été établis sur ordre de la cour impériale, et ont servi en grande partie à légitimer son pouvoir. Écrits en caractères chinois, *kambun*, et publiés à partir du 8<sup>e</sup> siècle, ces textes couvraient les domaines de la mythologie (*Kojiki*, 712), de l'histoire (*Nihon shoki*, 720) et de la poésie (*Manyōshū*, vers 760). Ils permettaient de distinguer des conceptions philosophiques, religieuses et sociales des habitants de l'archipel de l'immense influence chinoise qui se basait notamment sur le Confucianisme et le Bouddhisme. Ces textes ont permis aux Japonais d'afficher l'indépendance de leur propre culture et ont servi de base à la création d'une future littérature nationale. Néanmoins, grâce à de bonnes relations avec les dynasties chinoises des Tang, Song et Ming, le *kambun* restait omniprésent dans la littérature du clergé, ainsi que dans les domaines de l'éducation et de l'administration. Jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle la plupart des édits impériaux et des textes juridiques étaient rédigés en *kambun*<sup>12</sup>.

La création des syllabaires *hiragana* et *katakana* entre le 7<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècle a permis une plus grande flexibilité de l'écriture et de son adaptation aux réalités et usages de la langue parlée, mais elle a également compliqué le processus d'unification linguistique, en créant entre autres des distinctions entre l'écriture des hommes et celle des femmes. Considérant l'écriture chinoise comme une prérogative pour les hommes, l'utilisation des *kana* était laissée principalement aux femmes, leur donnant par la même occasion la possibilité de développer ceux-ci et d'enrichir leurs possibilités. Cet effet a permis aux dames surtout de l'époque Heian de briller particulièrement dans les domaines de la poésie et de la littérature, forgeant ainsi la base pour l'écriture mélangée des *kanji* et *kana*, *kanji-kana-majiribun*<sup>13</sup>.

Mais c'est surtout la lecture des *kanji* qui rend l'écriture japonaise particulièrement difficile. La prononciation dépend de la fonction et du contexte des caractères et les *kanji* possèdent plusieurs lectures différentes, dépendant également du moment de leur adoption dans le vocabulaire de la langue japonaise.

<sup>12</sup> Voir *Japan Handbuch*, *op. cit.*, pp. 1522-1526.

<sup>13</sup> *Ibid.*, pp. 1527-1543.

### 3. Les misères de la traduction

La littérature japonaise<sup>14</sup> se base sur le style développé à partir de l'époque Heian, où se développe une littérature nationale surtout grâce aux femmes de la noblesse. Exclues de toute activité politique, écartées en principe également de l'apprentissage de l'écriture chinoise, c'était surtout l'utilisation des *hiragana* qui leur était réservée. L'utilisation de l'écriture en *hiragana*, nommé aussi *onnade* ou *onna no te* (« main de femme ») contrastait à l'époque avec les *katakana*, plus employés par les moines bouddhistes. Ayant peu ou pas accès à d'autres activités, les dames de la noblesse s'occupaient alors de la notation des événements à la cour, de l'observation des saisons et phénomènes naturels, mettant en avant des conceptions esthétiques. C'est ainsi que les premiers *nikki* – recueil de notes, journaux intimes et notes de chevet – ont vu le jour. Un grand nombre de ces textes ont été conservés et sont également disponibles dans des traductions en langues européennes<sup>15</sup>. À côté du célèbre *Genji monogatari* (le « Dit de Genji »), premier roman psychologique de la littérature mondiale<sup>16</sup>, et *Makura no sôshi* (les « Notes de chevet ») de Sei Shônagon, ces écrits témoignent du monde « à part » qu'était la société de l'époque Heian<sup>17</sup>. Cette littérature naît dans une société quasiment hermétique, la noblesse de la cour qui crée cette littérature est une société fermée, vivant dans le cercle réduit de la capitale, séparée du monde extérieur et des autres couches de la population. En raison du cercle fermé de cette société, il existe une grande promiscuité, qui ne permet pas beaucoup d'intimité pour l'individu. Chaque membre de ce petit monde est au courant de ce qui se passe chez les autres, et cette situation engendre une sorte d'observation mutuelle<sup>18</sup>. Pour les membres de cette société, où l'esprit vif et le raffinement primaient, la maîtrise de la poésie et de vastes connaissances en littérature étaient indispensables pour la reconnaissance sociale. Ne pas pouvoir impressionner par la beauté de sa

<sup>14</sup> Ivan MORRIS, *Dictionary of selected forms in classical Japanese Literature*, New York-London, Columbia University Press, 1966 ; Christopher SEELEY, *A history of writing in Japan*, Leiden-New York-Kobenhaven-Köln, E.J. Brill, 1991.

<sup>15</sup> Nous ne connaissons pas le nombre d'ouvrages perdus.

<sup>16</sup> Le roman le plus important de la littérature japonaise, environ dix mille livres sont publiés à son sujet, seul Shakespeare a suscité davantage de commentaires. Voir *The Tale of Genji. A novel in six parts, by Lady Murasaki*, trad. Arthur Waley, New York, Modern Library, 1960 et HIROSE Isako, *Genjimonogatari Nyūmon (An Introduction to the Tale of Genji)*, trad. Donald Keene (japonais-anglais), Tokyo, University of Tokyo Press, 1989.

<sup>17</sup> « Murasaki Shikibu-Her Diary and Poetic Memoirs » *Murasaki Shikibu : Her Diary and poetic Memoirs*, étude et trad. Richard Bowring, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1982 ; « The Gosamer Year », « As I crossed a Bridge of Dreams », etc.

<sup>18</sup> Comme le souligne Morris, vu le peu d'événements surtout dans la vie des dames de la cour, chaque nouvelle distraction est la bienvenue, source de commentaires et d'observations, initiant des poèmes et des notes écrites.



calligraphie, par sa répartie dans la conversation ou la rapidité d'une réponse à un poème, était considéré comme un manque de raffinement, comparable au manque de goût esthétique dans l'assemblage harmonieux des couleurs de ses vêtements<sup>19</sup>.

De ce fait, il suffisait de citer le début d'un poème, de faire un jeu de mot ou d'évoquer une situation historique pour que les autres membres de cette société comprennent les plus petites allusions et sous-entendus qui se rapportaient à une situation actuelle :

« The fear of being too explicit always outweighed that of being obscure : the more subtle one could make an allusion, and the more delicately show that one had recognized someone else's, the greater one's prestige in this small, critical world. Much of Sei Shônagon's social, and even literary, success derived from her skill in recognizing and making quotations. »<sup>20</sup>

Une trop grande précision était donc considérée par les membres de cette société comme banale, voire vulgaire :

« This reluctance to be specific, which has given so much trouble to commentators and readers of Heian literature, results partly from the intimate connexion between this literature and classical Japanese poetry – a poetry that is marked by extremely laconic wording and an overwhelming reliance on imagistic suggestion. It also results from the 'closed' nature of upper-class Heian society. The members of Murasaki's society always preferred the allusion to the statement, the hint to the explanation. [...] For people who live in a small, closed society, like that of the Heian court, the entire range of experience will be so familiar that the briefest hint will suffice to convey one's meaning, and any systematic exposition of one's thoughts is regarded as otiose, even boorish. »<sup>21</sup>

Influencée par le Bouddhisme, le Shintoïsme et certains formes de chamanisme, cette société était soumise à d'innombrables règles et tabous qui déterminaient les plus petits détails de la vie quotidienne<sup>22</sup>, et qui influençaient également l'utilisation

<sup>19</sup> Il ne faut pas sous-estimer l'importance des poèmes en tant que moyen de communication. Ce ne sont pas toujours des œuvres d'art, et encore moins des chefs-d'œuvre, mais un moyen – esthétique – de communiquer. Dans le *Genji monogatari* on trouve par exemple plus de mille poèmes. De même, la tolérance pour les jeux de mots était beaucoup plus grande que dans notre société actuelle.

<sup>20</sup> Ivan MORRIS, *The World of the Shining Prince. Court Life in Ancient Japan*, New York, Alfred A. Knopf, 1964, p. 182.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>22</sup> Comme les jours de tabou interdisant de faire un voyage, de se marier, même de se laver les cheveux...

– ou plutôt la non-utilisation – des noms personnels, usage qui s'est maintenu en partie encore, jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.

Mais un autre facteur contribuait également au flou et à l'imprécision des expressions : sans grande tradition littéraire dans la langue nationale, le vocabulaire était assez réduit, incitant donc un très grand nombre de significations et associations pour un nombre réduit de mots et d'expressions :

« Another reason that Heian writing impresses the modern reader as being so vague is the poverty of the vocabulary that Murasaki and her colleagues had at their disposal. Like many languages in an early stage of development, tenth-century Japanese was endowed with an extremely rich grammatical apparatus but a relatively limited choice of words. »<sup>24</sup>

Même si cet aspect est inhérent à la langue et ne peut être considéré comme un défaut ou une faiblesse dans l'expression littéraire, ce manque de clarté, de précision prend des dimensions cauchemardesques comme le souligne Morris :

« The main trouble does not arise from the length and complexity of the sentences, nor from the massive agglutinative verb forms, the involved honorific usage, and the host of obscure particles. With a certain amount of patience we can work all this out systematically and remember it. What we can never hope to surmount is the fantastic lack of specificity in Heian writing. The Japanese language in general lacks the precision of which Chinese is capable and which is the glory of some Indo-European languages. But in the *kanabun* literature of the Heian period – including, alas, the work of Murasaki Shikibu – this obscurity can reach nightmare proportions. »<sup>25</sup>

Et il ajoute :

« Proper names are rigorously avoided. Direct speech is common, but the speaker hardly ever indicated. As often as not we have to guess at the subject of the sentence, and sometimes the subject will change half-way through without any warning. The

<sup>23</sup> Ivan MORRIS, *op. cit.*, p. 20.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 281. La pauvreté du vocabulaire contribue néanmoins à créer un certain style et rythme dans la prose japonaise : « This love of repetition, which most Western readers are bound to find tiresome, cannot simply be explained by the paucity of adjectives and adverbs in classical Japanese. In both Chinese and Japanese literature repetition was a deliberate stylistic device ; and even as careful a craftsman as Murasaki Shikibu uses the same adjective again and again in consecutive sentences. In the writing of Sei Shônagon the reiteration of a word like *okashi* or a phrase like *ito medetashi* often serves as a sort of poetic refrain, giving a particular rhythm or mood to a passage rather than contributing specifically to its sense. » Ivan MORRIS (ed. et trad.), *The Pillow Book of Sei Shônagon*, London, Oxford University Press, 1967, p. xiv. Voir aussi Arthur WALEY, George ALLEN et UNWIN (trad.), *The Pillow-Book of Sei Shônagon*, Londres (1928), 1929.

<sup>25</sup> Ivan MORRIS, *op. cit.*, p. 280.



mutually exclusive categories that we take for granted in European languages – past and present tense, affirmation and question, singular and plural, male and female (as indicated by personal names and pronouns), doubt and certainty – have little relevance in Heian Japanese ; sometimes it is not even clear whether the sentence is positive or negative. »<sup>26</sup>

Le témoignage de Edward G. Seidensticker va dans le même sens, quand il évoque les difficultés de la traduction d'un ouvrage de l'époque Heian comme le *Kagerō nikki*, journal d'une dame de la cour de l'époque Heian, dont on ignore – grâce au tabou – le nom, mais qui était connu en tant que « mère de Michitsuna ». Déjà la signification du titre sous lequel son journal est connu n'est plus tout à fait claire de nos jours :

« No one can even be sure what the title of the diary means. Until now there have been two theories : a *kagerō* is a delicate kind of insect, or it is one of those refractory shimmerings you see on a warm day. »<sup>27</sup>

En présentant une nouvelle édition revue du texte, Seidensticker émet une amusante autocritique et revient sur les erreurs qu'il a commises lors de sa première traduction. En se souvenant de ses erreurs il constate :

« I do not think that they are sufficiently numerous to make it a bad translation, and I suspect that most translations, and know that certain translations which have become classics, contain as many... There are places where I have wild geese wintering when they should be summering, poems I have attributed to ladies when closer scrutiny shows them to be by gentlemen, passages where a little more persistence in probing through apparently dead verbiage would have revealed traces of life. There is one very discomfiting passage in which, because of impatience with a garbled text, I have a hot-blooded young man advancing. Through the mists of a millennium, it now seems at least possible that he is retreating. The consequences are serious for the honor of the lady to or from whom the movement takes place, and I should have been more careful. »<sup>28</sup>

Comme le souligne Seidensticker, cette particularité de la langue japonaise est difficile à comprendre pour un lecteur qui est habitué à rechercher l'idéal de clarté et de précision dans une langue. L'influence du contexte de la situation demande parfois un effort de compréhension supplémentaire, et sans ces informations une partie de la phrase peut rester inintelligible :

<sup>26</sup> Ivan MORRIS, *op. cit.*, p. 280.

<sup>27</sup> Edward G. SEIDENSTICKER (trad.), *The Gossamer Years. The Diary of a Noblewoman of Heian Japan (Kagerō Nikki)*, Tokyo, Tuttle et Vermont, Rutland, 1964, pp. 26-27.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 26.

« It has to do with the impossibility of explaining to the general reader, for whom all of us like to think we are working, that there can be many translations of the same passage, rather different from one another but none of them wrong. The range of variation is severely limited, it is true, when one is translating some exhortation as 'No Smoking' or 'Drive on the Left in the United Kingdom and Ireland » ; but it can be rather broad when Heian Japanese is being put into English, and this for two reasons.

In the first place, there are passages that no one really understands, and everyone has his own view of. The diary closes with a group of poems the authorship of which is hopelessly obscure. Clearly they are exchanged by persons of two sexes. The same couple, two couples, several couples ? Radiant young lovers or persons bored with marriage ? If the former, the tone is clearly earnest ('sincere') ; if the latter, it must be ironic. If there are two couples, some poems may be sincere, others ironic ; and if a multitude of couples, a person must leap back and forth with the greatest agility between sincerity and irony. All of these interpretations are possible, and, unless someone comes up with a less fragmentary text, no one can be sure which is correct. »<sup>29</sup>

Il va de soi que cette difficulté de comprendre les textes anciens n'existe pas seulement pour le lecteur occidental mais également pour le lecteur japonais contemporain. Durant les huit siècles écoulés depuis la fin de l'époque Heian, la langue japonaise a subi de nombreux changements, en assimilant – surtout durant l'époque Edo – une grande partie du vocabulaire chinois, ainsi que certaines de ses structures grammaticales, et elle a également intégré un grand nombre d'expressions et mots occidentaux depuis l'ouverture de l'époque Meiji. Pour cette raison les écrits de l'époque Heian sont aujourd'hui aussi incompréhensibles pour le Japonais moderne, que l'est par exemple un texte en français du Moyen-âge pour un lecteur contemporain. C'est pourquoi un grand nombre de traductions de cette littérature ancienne a vu le jour en japonais moderne, comme par exemple le *Genji monogatari* dans la traduction monumentale de l'écrivain Tanizaki Junichirô (1886-1965), devenu, comme beaucoup d'autres, un best-seller.

À l'époque Meiji, sous l'influence de la culture occidentale, et de l'instauration des sciences exactes, l'Occident était devenu un modèle pour le Japon, et la supériorité de l'Occident dans ces domaines mettait en question la pratique de la langue japonaise : est-ce que le japonais était apte à assimiler les sciences et connaissances modernes ? Est-ce que les spécificités de la langue, son système d'écriture complexe et difficile, peu enclin à la précision, n'étaient pas des freins au développement des sciences et théories modernes ? En plus, il fallait créer un grand nombre de termes

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 26. Ces remarques sont bien sûr également valables pour des fragments de textes anciens d'autres langues, mais vu l'absence souvent de sujet, de genre, de sexe... dans la langue japonaise, particulièrement pour celle-ci.



techniques jusque là inconnus dans la langue japonaise. Ces problèmes étaient grandement discutés, et on se demandait s'il ne valait pas mieux abandonner un système d'écriture si complexe, ou même adopter une autre langue comme langue nationale.

Déjà en 1866, à la fin de l'époque féodale, Maejima Hisoka (1835-1919) adressait au dernier Shôgun un mémorandum visant à abolir les *kanji*. Cinq ans plus tard le grand pédagogue Fukuzawa Yukiichi (1834-1901) proposait une réduction du nombre de *kanji*, afin de limiter leur utilisation au nombre de 2 à 3 000<sup>30</sup>.

La réforme de la langue était soutenue par de nombreux linguistes comme Ueda Kazutoshi (1867-1937), le père de la linguistique japonaise moderne, qui initiait, également en 1900, une commission pour examiner la langue nationale, la *Kokugo Chôsa linkai*. D'autres commissions durant les années 1920, mais surtout les changements de la nouvelle constitution en 1946, peuvent par la suite se baser sur ses travaux.

Durant cette période de la fin du 19<sup>e</sup> siècle un grand nombre d'organisations pour la modification de la langue virent le jour, notamment en 1883 la *Kana-kai*, société qui luttait pour l'utilisation des *kana*, et en 1885 la *Rômaji-kai*, fondé par Tanakadate Aikitsu (1852-1952)<sup>31</sup>. Ces tentatives d'abandonner les *kanji* menèrent également à l'édition de journaux imprimés uniquement en *kana* ou en *rômaji*<sup>32</sup>, parmi eux le *Kana shimbun*, *Mainichi hiragana shimbun*, *Kana no michibiki*...

Mori Arinori (1847-1889), ministre de l'éducation nationale à partir de 1885 soumit même la proposition de remplacer la langue japonaise par l'anglais<sup>33</sup>. Et soixante ans plus tard, après le fiasco de la Deuxième Guerre mondiale, l'écrivain Shiga Naoya (1883-1971) proposa une réforme de la langue japonaise, trop imprécise et imparfaite selon lui<sup>34</sup>. Vu les changements culturels et sociaux que la fin de la guerre et l'occupation américaine apportaient au Japon, Shiga considérait que cette occasion était une opportunité de mettre fin aux problèmes liés à la langue japonaise.

<sup>30</sup> Voir à ce sujet Andreas THELE, *La ponctuation japonaise*, dans J.-M. Defays, L. Rosier, F. Tilkin (eds), *À qui appartient la ponctuation*, Paris, Bruxelles, Duculot, 1998, pp. 403-404.

<sup>31</sup> Tanakadate fonde la *Rômaji-kai* en 1885 dans le but de remplacer les systèmes d'écriture au Japon par l'alphabet latin (*rôma-ji*).

<sup>32</sup> Au Japon, Maejima Hisoka prônait l'abolition des *kanji*, mais des mouvements similaires ont lieu durant la même période également en Chine.

<sup>33</sup> À notre connaissance, le livre de Takao SUZUKI, *Tozasareta gengo. Nibongo no sekai*, Tôkyô, Shinchôsha, 1975, 1998, n'a pas été traduit en français, nous avons donc fait la traduction de toutes les citations dans ce texte. Voir p. 22.

<sup>34</sup> Takao SUZUKI, *op. cit.*, pp. 23-24.

Parmi les réformes d'après guerre, on peut notamment citer la diminution des *kanji* utilisés officiellement, des règles d'orthographe pour l'utilisation des *kana*, ainsi que des règles pour la forme et la lecture des *kanji*<sup>35</sup>.

Au lieu d'apporter des réformes qui ne modifiaient que légèrement les problèmes de la langue japonaise, Shiga proposa en avril 1946 de remplacer celle-ci par une autre :

« Je m'imagine comment cela serait si le Japon allait à cette occasion introduire la meilleure et plus belle langue du monde et en faire sa langue nationale. Je me demande si le français n'était pas la langue qui convenait le mieux. »<sup>36</sup>

Shiga évoque dans le contexte historique aussi la possibilité d'une plus grande ouverture du Japon au monde, et il se demande si la culture japonaise ne se serait pas développée beaucoup plus vite et plus pacifiquement si cette réforme avait déjà été accomplie du temps de Mori Arinori. Il est évident que les propos de Shiga ne sont pas le fruit d'un raisonnement ou d'une argumentation logiques, mais qu'il s'agit plutôt d'un sentiment irrationnel qui s'apparente à une conception esthétique :

« Je ne suis pas quelqu'un qui connaît bien les langues étrangères et ne connaît pas si bien le français pour pouvoir défendre son adaptation avec beaucoup d'assurance, mais je pensais dans ce contexte au français, car la France est un pays avec une grande culture, et quand je lis des romans français, il me semble, qu'ils contiennent quelque chose qui appelle directement les Japonais. On dit également que la poésie française contient certaines qualités qui correspondent à l'esprit du *waka* et du *haiku*, et des philologues prétendent qu'il s'agit d'une langue ordonnée. Dans ce sens, le français me semble être la meilleure langue. »<sup>37</sup>

Peut-on imaginer deux personnalités – l'un célèbre écrivain, l'autre ministre de l'éducation – dans un pays européen proposer d'abolir la langue nationale et de la remplacer par une autre ? Relativiser la langue maternelle au lieu d'insister sur des querelles linguistiques<sup>38</sup> ?

Suzuki souligne cette ambiguïté :

« Nous Japonais avons des sentiments très compliqués envers la langue japonaise. La négation de la langue japonaise comme nous pouvons l'observer chez des cas exemplaires de Mori Arinori et Shiga Naoya correspond à l'attitude psychique fondamentale de nombreux Japonais, qui ont tendance d'abandonner le japonais quand une

<sup>35</sup> *Japan Handbuch*, *op. cit.*, p. 1539.

<sup>36</sup> Takao SUZUKI, *op. cit.*, p. 23.

<sup>37</sup> *Ibid.*, pp. 23-24.

<sup>38</sup> Notons en passant que Suzuki évoque également les querelles linguistiques en Belgique, querelles qui témoignent de la menace – ou de l'interdit – d'utiliser la langue maternelle. Voir *Ibid.*, pp. 194-195.



occasion se présente. D'un autre côté on ne peut pas nier que nous nous grisons du flou et de la difficulté du japonais et en sommes même fiers. Comme j'expliquerai encore plus tard, beaucoup de Japonais ne peuvent pas cacher leur malaise si un étranger prétend que le japonais n'est pas difficile. Cette ambiguïté intérieure, c'est à dire cette psychologie contradictoire de l'amour-haine des Japonais envers leur propre langue, donne à mon opinion l'axe du complexe que les Japonais ont envers leur propre culture. »<sup>39</sup>

Mais peut-être cette idée de réaliser un changement radical en refoulant la langue maternelle de la communication courante ne doit-elle pas être considérée comme tout à fait inhabituelle. Suzuki évoque plusieurs exemples qui soulignent la facilité avec laquelle des Japonais, ayant quitté leur pays, s'adaptent à un nouvel environnement et abandonnent leur langue maternelle<sup>40</sup>. De nombreuses études se sont penchées sur ce comportement, démontrant surtout les difficultés pour les Japonais vivant à l'étranger de conserver leur langue maternelle<sup>41</sup>. Une attitude tout à fait opposée est l'introduction – ou ré-invention – de l'hébreu en tant que langue nationale lors de la création de l'État d'Israël en 1948. La volonté politique d'utiliser l'ancienne écriture hébraïque, tellement différente des écritures latine ou cyrillique auxquelles la plupart des Juifs étaient habitués dans leurs pays d'origine, sollicitait le développement de la langue hébraïque comme langue vivante et moderne, et l'apprentissage d'une écriture utilisée nulle part ailleurs dans le monde<sup>42</sup>.

En alléguant ces exemples, Suzuki essaie de sensibiliser le lecteur à ces problèmes, mais il ne prend nullement parti contre la langue japonaise. À plusieurs reprises les arguments pour une réforme radicale de la langue japonaise sont réfutés et un grand nombre d'arguments remis en question.

Et on peut s'interroger sur la réelle nécessité d'une telle réforme. La langue japonaise moderne peut bien sûr atteindre de la précision, traiter des sciences exactes... La question est néanmoins de savoir si dans la vie quotidienne, ou dans la littérature, les spécificités – et le charme – de la langue japonaise ne résultent pas particulièrement des caractéristiques qui se sont développées durant l'époque Heian.

Dans ce contexte, l'opinion de l'écrivain Tanizaki, qui emploie généralement un style limpide et compréhensible, et n'affecte nullement l'obscurité dans ses écrits, exprime l'attachement à ces spécificités :

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, pp. 35-36.

<sup>40</sup> *Ibid.*, pp. 9-11.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>42</sup> *Ibid.*, pp. 48-50.

« The modern reader seems to me to be too kind to his reader. [...] We Japanese scorn the bald fact, and we consider it good form to keep a thin sheet of paper between the fact or the object and the words that give expression to it. »<sup>43</sup>

Et à une critique de ne pas explorer la vie intérieure des personnages de ses romans il répondait :

« But why should I discuss his psychology ? Can't the reader guess from what I've already told him ? »<sup>44</sup>

Cette position de Tanizaki est ainsi résumée par Edward G. Seidensticker :

« It is the duty of the Japanese writer to know the genius of his language and to accommodate himself to it : if Japanese is vague, its vagueness must be made a virtue of. »<sup>45</sup>

#### 4. Les mystères de la communication

Durant la guerre contre le Japon, les Américains, mais aussi les autres pays anglo-saxons formaient un grand nombre de japanologues, afin de pouvoir préparer l'occupation du pays. Grâce à ces spécialistes, les traductions de la littérature japonaise se sont également multipliées à partir des années 1950.

Mais concernant les contacts avec les Japonais, les témoignages de ces japanologues contiennent certains éléments d'incompréhension. Malgré leurs connaissances de la langue parlée et écrite, ces spécialistes étaient souvent confrontés à des problèmes de communication avec les Japonais, moins liés à la maîtrise de la langue qu'à l'attitude des Japonais.

Suzuki reprend plusieurs de ces témoignages afin d'illustrer le comportement parfois irrationnel des Japonais, lié au préjugé qu'un étranger ne peut pas parler ou lire couramment la langue, et donc comprendre l'esprit japonais : le *yamato damashii*. Ces anecdotes illustrent que des facteurs extérieurs à la communication verbale ou écrite entrent en jeu et que ces facteurs influencent l'attitude des Japonais envers leurs interlocuteurs, ce qui crée souvent des situations comiques, voire grotesques. Avec le recul nous pouvons considérer ces anecdotes comme amusantes, mais elles étaient

---

<sup>43</sup> TANIZAKI Junichirô, *Some Prefer Nettles*, trad. du japonais par Edward G. Seidensticker, New York, Alfred A. Knopf, 1955, p. xv.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. xv.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. xiv.



vécues, par les personnes concernées, souvent comme une humiliation, surtout si elles se trouvaient en compagnie d'un autre étranger<sup>46</sup>.

Voici quelques exemples qui illustrent cette attitude dans la conversation.

Le Père Willem A. Grootaers est un prêtre et linguiste belge qui a vécu longtemps en Chine, et ensuite au Japon où il a fait pendant plus de quinze ans de nombreuses recherches sur les dialectes au Japon. Même s'il a un petit accent, il parle couramment et donne ses conférences à l'université en japonais.

« Un jour je me rendis dans le Tōhō-Théâtre dans le quartier de Hibiya, pour m'acheter un billet d'entrée pour le Tōhō Meijinkai. Au guichet je dis : 'Je voudrais un billet pour la séance de vendredi.'

La dame fit un signe de tête : 'Au guichet à côté s'il vous plaît.'

À côté il y avait le guichet pour le cinéma Scala, qui montre exclusivement des films étrangers. C'est là-bas qu'elle m'envoyait. Je protestais en levant un peu la voix : 'Est-ce que ce n'est pas chez vous que je peux obtenir une carte pour le Tōhō Meijinkai ?'

La figure toute rouge elle répéta plusieurs fois : 'Ah, je pensais que vous vouliez une carte pour le cinéma.'

Le vendredi je profitais de la représentation pour laquelle j'avais acheté le billet.

À côté de moi il y avait un jeune homme, qui avait l'air d'un employé d'une entreprise. Après environ une heure il se leva et il voulut passer devant moi pour sortir. À mon étonnement il dit en anglais : Please excuse me ! Pourquoi me parler en anglais, s'il savait que je m'étais amusé tout ce temps en riant ouvertement de blagues japonaises, racontées en japonais par des Japonais ? Je ne le comprends pas. Je n'étais pas seulement étonné, je ressentais également une sorte de colère. »<sup>47</sup>

Un autre témoignage vient de Trevor Legget qui avait déjà travaillé avant la guerre en tant que diplomate au Japon et qui dirigea pendant vingt-cinq ans la section Japon de la BBC. Dans une anecdote amusante il raconte comment un jour il se rendit dans une entreprise, où il avait rendez-vous avec le directeur.

« Quand je m'approche de l'accueil, une des hôtesses commence à remuer dans son armoire. Elle semble chercher quelque chose, mais elle ne le trouvera certainement pas avant mon départ. Les deux autres glissent nerveusement sur leurs chaises. Alors je leur parle – en japonais : 'Puis-je parler au président Hasegawa ? J'ai rendez-vous avec lui à dix heures.' Silence absolu. Même celle qui cherche dans son armoire arrête pour un moment. Sa pire crainte s'est confirmée : Elle ne peut absolument pas com-

<sup>46</sup> Takao SUZUKI, *op. cit.*, p. 174.

<sup>47</sup> *Ibid.*, pp. 166-167.

prendre – mon anglais. Une des dames répond en anglais : ‘Excuse me...’. Je réponds tout encore une fois en japonais et j’ajoute : ‘Mon nom est Leggett.’ Comme un disque qui saute elle répète – en anglais : ‘I am sorry. I do not understand...’ Je dis très lentement – en japonais : ‘Vous – parlez – le – japonais, n’est-ce pas ?’ Elle répond toujours en anglais : ‘Yes I do, but...’ »<sup>48</sup>

On peut peut-être argumenter que ces spécialistes ne parlaient pas comme des Japonais, qu’ils avaient un accent... Mais cette argumentation ne semble pas tout à fait convaincante dans les exemples cités, car le contexte était limité et le vocabulaire facile. Acheter à la caisse d’un théâtre un billet ou demander à l’accueil d’une entreprise après le président ne devait normalement pas poser trop de problèmes de compréhension dans les situations respectives, même pas pour des personnes qui ne sont pas des spécialistes éminents comme les personnes citées.

Le comportement irrationnel des Japonais dans les exemples cités s’explique, selon Suzuki, par une sorte de trac, qui fait que dans cette situation spécifique, la personne concernée n’a plus toutes ses capacités mentales<sup>49</sup>.

Mais quelle peut être l’attitude des Japonais envers les capacités d’écriture ou de lecture des Occidentaux ? Ici il ne s’agit nullement d’une situation dans laquelle le trac pourrait jouer un rôle. Voici un exemple allégué par Donald Keene, un des plus éminents japanologues américains, et à l’époque professeur à l’Université de Columbia :

« Concernant l’écriture, les préjugés japonais sont encore plus grands qu’en comparaison avec la langue parlée. Même des personnes qui savent que ma spécialité est la littérature japonaise, s’excusent par exemple, quand ils donnent leur carte de visite : ‘Je suis désolé. C’est écrit seulement en japonais.’ Je le comprendrais s’il s’agissait d’un nom particulièrement compliqué, mais quand on voit les caractères des noms comme ‘Yamamoto’ ou ‘Sato’, ils peuvent être compris par quasi tout le monde. Évidemment il n’y a que peu d’étrangers qui savent lire le japonais, mais quelqu’un dont la spécialité est la ‘littérature nationale’ devrait au moins posséder les capacités d’un élève de l’enseignement secondaire inférieur. »<sup>50</sup>

Un autre exemple de ce comportement irrationnel est donné par Suzuki lorsqu’il évoque une conférence internationale à laquelle il a participé.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>49</sup> Dans le texte japonais, Suzuki utilise entre parenthèses également le mot anglais « stage fright », *Ibid.*, p. 175.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 171.



Cette conférence était organisée par le PEN-Club japonais en automne 1972 et parmi les participants de la section « Langue et culture japonaises » se trouvait également le Père Grootaers. Quand Grootaers utilisait dans sa présentation un mot avec des caractères difficiles, le président de la séance demandait à Grootaers d'écrire ce mot au tableau, probablement avec la bonne intention de lui donner une occasion de montrer ses vastes connaissances en *kanji*. Selon les souvenirs de Suzuki il s'agissait du mot *yūutsu*, « mélancolie », qui dans sa forme non simplifiée s'écrit avec deux *kanji* composés de 15 et 29 traits. Suzuki donne dans son livre le témoignage suivant :

« Grootaers, connaissant également très bien le chinois, il l'écrivait dans une très belle et limpide écriture, et le public applaudissait spontanément.

J'intervenais toute de suite auprès du public et disais que l'applaudissement était certainement destiné à récompenser M. Grootaers, mais à mon avis il s'agit plutôt d'une humiliation. C'est comme si un enfant à l'école gardienne écrit un *kanji* difficile au tableau et qu'on le récompense avec la remarque 'Bien fait !', car derrière se trouve le préjugé qu'un étranger n'est pas capable d'écrire des *kanji*. Combien de mots grecs ou latins j'avais écrit au tableau dans une université américaine, jamais personne n'avait applaudi. Qu'un japonologue étranger sache comprendre le japonais et écrire des *kanji* s'entend tout seul, et considérer cela comme quelque chose de particulier ou bizarre, n'est rien qu'une insulte, disais-je un peu excité. »<sup>51</sup>

## 5. Conclusions

Dans cet exposé nous avons voulu montrer certaines difficultés auxquelles un Occidental peut être confronté en abordant les splendeurs et misères de la langue japonaise. Lors de cette démarche nous avons privilégié les aspects qui se prêtent le plus à souligner les différences entre les cultures. Leur mise en évidence peut nous aider à élargir notre perception des langues et notre point de vue sur le monde. Les témoignages apportés permettent de saisir une partie de ces difficultés. Néanmoins il est évident que la langue japonaise, comme toute langue qui se crée, se développe et se transforme par l'intervention des hommes, comporte des avantages et des désavantages, et que les critères qui sont applicables – voir souhaitables – d'un point de vue grammatical occidental ne doivent pas s'appliquer automatiquement à des langues comme le japonais. D'autres aspects intéressants ont été évoqués par Suzuki et d'autres linguistes, mais il n'a pas été possible de les aborder dans le cadre du présent exposé.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, pp. 171-172.

Il n'est certainement plus approprié de revenir sur des hypothèses de linguistes qui considèrent qu'il existe une hiérarchie entre différentes langues, mais plutôt de profiter des richesses inhérentes à diverses langues, afin d'élargir son horizon.

Les exemples évoqués dans ce texte ont néanmoins montré, que les rapports établis par les différents peuples avec leur langue peuvent être très différents, voir ambigus, et qu'il est important de se rendre compte de ces spécificités.

Pouvoir profiter de la diversité des langues permet également de recourir à des formes de pensées diverses, ce qui peut s'avérer d'une importance essentielle au moment où nous devons aborder un grand nombre de défis à l'échelle mondiale. Différentes approches permettent une diversification des points de vue – et donc des solutions – auxquelles une seule langue semble pouvoir difficilement apporter une solution.

Il existe aujourd'hui encore un grand nombre de stéréotypes influençant l'image du Japon dans le monde, et parfois les problèmes de communication, évoqués par Suzuki, ne sont pas encore révolus. L'ambiguïté des Japonais envers leur propre langue et culture semble encore exister, et elle se manifeste dans les rapports avec l'Occident, mais également dans les relations du Japon avec les pays voisins.

Dans ce contexte l'ouverture du Japon, de plus en plus grande depuis la publication du livre de Suzuki, continue à modifier les attentes et les comportements des Japonais. Les contacts avec l'Occident se multiplient, et selon les estimations des linguistes comme Ôno Susume, ils vont continuer à modifier la langue japonaise. D'autres réformes de la langue et de l'écriture, comme les directives concernant la taille des caractères dans les journaux, ont également eu lieu entre temps, et de nombreuses publications traitant des difficultés de la langue nationale sont vendues avec succès<sup>52</sup>. Le gouvernement japonais a aussi fait des efforts pour mieux faire connaître la langue et la civilisation japonaises dans le monde, dans le but de permettre aussi à un plus grand nombre d'étudiants étrangers de venir au pays.

Nous sommes confiant que malgré tous ces changements, le Japon continuera, comme dans le passé, à contribuer à cette diversité enrichissante.

### Bibliographie complémentaire

HARBSMEIER Christoph, *Zur philosophischen Grammatik des Altchinesischen im Anschluss an Humboldts Brief an Abel-Rémusat*, Stuttgart-Bad Cannstadt, 1979

---

<sup>52</sup> Voir à ce sujet par exemple ÔNO Susume, *Nibongo Renshûchô*, Tokyo, Iwanami Shinshu, 1999.



SUZUKI Takao, *Eine verschlossene Sprache. Die Welt des Japanischen. Eingeleitet und aus dem Japanischen übersetzt von Irmela Hijiya-Kirschnerit*, München, Iudicium-Verlag, 1990.

TANIZAKI Junichirô, *The Makioka Sisters*, trad. et introduit par Edward G. Seiden-ticker, New York-Toronto, Alfred A. Knopf, 1957, 1993.